

Pourquoi faut-il pleurer les paysans ?

YVES DUPONT

Yves Dupont est professeur de socio-anthropologie et directeur du Laboratoire d'analyse socio-anthropologique du risque (Lasar) à l'université de Caen. Il est membre du conseil scientifique du Criigen. Dernier ouvrage paru (sous sa direction) : *Dictionnaire des risques*, Armand Colin, Paris, 2003.

C'est en ayant en permanence à l'esprit quelques-uns des indicateurs les plus tragiques de la situation actuelle des paysans sur la planète que j'ai conçu et rédigé cet article. Je n'oublierai donc à aucun moment que sur les 6,4 milliards d'individus qui l'occupent aujourd'hui, on ne peut pas en effet écrire qui *l'habitent*, 2,5 milliards (soit 39 %) sont des paysans, dont environ 1,3 milliard d'actifs agricoles ; qu'environ 1,2 milliard de personnes (dont 75 % dans les campagnes) vivent, selon les données de la Banque mondiale, avec moins de 1 dollar par jour dans un état de « pauvreté extrême ». Que 500 millions de personnes sont des paysans « sans terre » ; que toutes les 7 secondes un enfant au-dessous de 10 ans meurt de faim ; que des centaines de millions de paysans déracinés on en voie de l'être en Chine (« l'atelier » de la planète), en Inde (le « bureau » de la planète), en Afrique, au Brésil, en Indonésie, au Bangladesh, etc. survivent dans des conditions inhumaines ; et, enfin, que la plupart d'entre eux sont déjà ou vont être très prochainement exposés aux catastrophes liées au réchauffement climatique (très probablement plus de 2 degrés Celsius) et aux conséquences qui en découlent directement : sécheresses et inondations, famines, pénurie d'eau potable et raréfaction plus générale de la ressource en eau, tempêtes et ouragans, exode des populations autochtones, violences, épidémies. Je n'oublierai pas non plus que 30 000 exploitations agricoles disparaissent chaque année en France, que 80 % des aides publiques y sont attribués aux 20 % des agriculteurs les plus intensifs et qu'environ 15 % des Français seulement occupent aujourd'hui 80 % du territoire. Je n'oublierai pas, enfin, les millions d'urbains déracinés, chômeurs, précaires, errants, toxicomanes, malades totalement démunis, qui constituent la rançon du progrès^[1], de cette folie que l'on appelle le développement (même « durable ») ou, dans une perspective critique, l'occidentalisation du monde. Mais c'est justement parce que cette catastrophe anthropologique a pris naissance

[1] Pierre Haski décrit ainsi la vie quotidienne des paysans en Chine : « *Un slogan officiel sur un mur blanc* : « Le travailleur est libre de choisir son emploi. Le marché régule le monde du travail. L'État promeut le travail. » Un habillage idéologique de ce qui n'est ni plus ni moins qu'une version moderne des marchés aux esclaves du passé : ces migrants n'ont pas plus de choix que les hommes autrefois vendus comme des marchandises. Ils ont également perdu leur dignité. À l'image de ces femmes, assises en bout de hall, à qui des affiches manuscrites ne proposent comme seul emploi que « masseuses » [...]. Ces immigrants de l'intérieur appartiennent à ce qu'on appelle en Chine « la population flottante » : plusieurs dizaines de millions de paysans vivant entre la campagne et la ville [...]. Les autorités chinoises estiment qu'il y a 150 millions de paysans en trop. [...] C'est donc le plus grand exode rural de l'histoire qui se produit en Chine, avec son cortège de souffrances et de détresse. » Pierre Haski, « Damnés de la terre, esclaves de la ville », *Libération*, 20 et 21 mai 2002.

en Amérique et en Occident que je m'attacherai ici à en reconstituer la trame en espérant, qu'enfin, on parviendra à prendre la mesure de la responsabilité politique et morale de ceux qui l'ont déclenchée et qui, pour les autres, persistent à en assumer l'héritage et en accélérer le cours vers une issue fatale.

Sous l'amour du citoyen et la passion de l'égalité, la haine des paysans et des sauvages

Dans son ouvrage *L'homme artificie* publié en 1996, Dominique Bourg avait à juste titre rappelé qu'au seuil des Temps modernes, l'écrasante majorité de la population, de 80 à 90 %, se composait encore de paysans. Ces données, soulignait-il, illustrent « *le parcours de la modernité industrielle et l'un de ses résultats les plus spectaculaires : la disparition d'une civilisation paysanne millénaire* ». Mais, ajoutait-il, quelque temps devait encore s'écouler pour que « *soient éradiqués^[2] de la France d'après-guerre ses derniers avatars. Avec eux disparurent également les ultimes représentants d'un type humain ancestral, forgé à compter du néolithique. On ne saurait donc surestimer l'importance de la fin des paysans^[3]* ». Et l'on ne saurait non plus, comme nous allons le voir, sous-estimer la portée politique de ce propos qui ne constituait qu'une nouvelle attaque dirigée contre les paysans et les écologistes, la première salve ayant été tirée par plusieurs auteurs de renom dans un numéro historique de la revue *Le Débat* qui fêtait en 1990 ses dix premières années d'existence. Il s'agissait alors de montrer, comme s'y efforça Marcel Gauchet, que sous « *l'amour de la nature* » se dissimulait, pour qui bien entendu savait y voir, « *la haine des hommes^[4]* ».

J'avoue qu'au moment de revenir sur ces questions aujourd'hui, le choix des termes « *éradiquer* » et « *surestimer* » me laisse toujours aussi consterné que lorsque je lus cet ouvrage pour la première fois. J'ai pourtant, depuis 1996, effectué un long chemin aux côtés de la Confédération paysanne que j'accompagne depuis sa constitution aux assises de Bondy en 1987, mais dont j'avais assidûment côtoyé les membres fondateurs depuis 1977, alors que j'étais encore chercheur à l'Institut national de la recherche agronomique (Inra). J'ai ainsi pu mesurer, dans de multiples domaines, à quel point leurs inquiétudes, leurs intuitions, leurs analyses et leurs propositions étaient aussi fondées que raisonnables tant d'un point de vue économique et écologique que social et historique. Et j'ai moi-même, durant ces dix dernières années, été conduit à travailler de près, au Lasar^[5] et au Criigen^[6], sur

[2] Éradication (n. f.) est un emprunt savant (13^e siècle) au latin chrétien *eradicatio* « déracinement, destruction, extermination ». Le mot est repris (vers 1370) comme terme de médecine avec la valeur moderne, « action d'arracher, d'extirper ». Il se dit au figuré avec le sens de « suppression totale » (d'une maladie endémique par exemple). Alain Rey (dir.), *Le Robert*, Paris, 2000, p. 1282.

[3] Dominique Bourg, *L'homme artificie*, Gallimard, Paris, 1996, p. 291-292.

[4] Marcel Gauchet, « Sous l'amour de la nature, la haine des hommes », *Le Débat*, n° 60, mai-août 1990, p. 278-282.

[5] Lasar dont j'ai été le cofondateur en 1995 avec Didier Le Gall, et que je dirige depuis 2004.

[6] Criigen : Comité de recherche et d'information indépendantes sur le génie génétique, association d'experts indépendants fondée par Corinne Lepage et dont le conseil scientifique est présidé par Gilles-Éric Séralini, professeur de biologie moléculaire à l'université de Caen.

la catastrophe de Tchernobyl, les OGM, la crise de la « vache folle », l'amiante, la dioxine, les pesticides, la raréfaction et la pollution de l'eau, de l'air, les cancers d'origine environnementale, le suicide des agriculteurs, autant de pathologies dont l'essentiel des causes peut être, nous le savons aujourd'hui, directement attribué au *développement de la production industrielle et de l'agriculture intensive*^[7]. J'ai enfin essayé, avec d'autres fort heureusement de plus en plus nombreux, de prendre la mesure (mais le peut-on vraiment ?) des multiples désastres écologiques, esthétiques, économiques, sociaux et psychiques engendrés par le productivisme sur l'ensemble de la planète. Ainsi, je continue plus que jamais à penser comme Günther Anders qu'« *il ne suffit plus de transformer le monde ; avant tout, il faut le préserver [...] ; avant tout, nous devons être conservateurs au sens authentique, conservateurs dans un sens qu'aucun homme qui s'affiche comme conservateur n'accepterait*^[8] ». Mais comme nous allons le voir, les adversaires (ou les ennemis ?) de la paysannerie et de l'écologie politique semblent incapables d'identifier les conservateurs au sens authentique, aveuglés qu'ils sont encore probablement par la « *passion de l'innovation et du déracinement* », qui définit la modernité selon Luc Ferry.

Il m'a néanmoins fallu beaucoup de temps pour appréhender dans leur globalité les effets catastrophiques induits par une prise de position aussi radicale et dont l'origine était pourtant clairement indiquée dans l'ouvrage de Dominique Bourg. Ce dernier avait en effet écrit : « *La paysannerie d'antan, conservatrice jusque dans ses gènes, attachée au rythme naturel des saisons et rétive au mouvement de l'histoire, n'est plus.* » Et plus loin : « *On peut suivre Marcel Gauchet quand il refuse vigoureusement d'en déplorer la disparition*^[9]. » Marcel Gauchet avait en effet publié plusieurs articles offensifs, dont un très court pamphlet « *Pleurer les paysans ?* », dans la revue *Le Débat* en 1990^[10]. Nous avons déjà, Pierre Alphanéry, Pierre Bitoun et moi-même, procédé à la critique de cet article en 1991^[11] mais j'avais eu tendance, après coup, à le considérer comme un texte d'humeur dont le contenu aurait pu dépasser les intentions de son auteur. Gauchet n'y était cependant pas allé de main morte et il me faut donc le citer assez longuement : « *Les capitalistes prospèrent, les bureaucrates prolifèrent, mais du moins, sur nos vieilles terres d'Europe, l'extinction du dernier paysan est pour bientôt. Je parle du vrai paysan, issu d'une lignée ininterrompue de paysans, enraciné dans un sol et dans une communauté, pénétré d'une civilisation millénaire et non pas de l'entrepreneur ès agricultures qui va lui succéder, fort délesté celui-là, pour arpenter le sol, de ce lourd bagage du passé. [...] Le citoyen qui aspire à la Cité meilleure ne peut lui que se réjouir, dans le même homme, de voir*

[7] On pourra se reporter en particulier à Yves Dupont (dir.), *Dictionnaire des risques*, Armand Colin, Paris, 2003.

[8] Günther Anders, *Et si je suis désespéré que voulez-vous que j'y fasse*, Allia, Paris, 2001, p. 77.

[9] Dominique Bourg, *op. cit.*, p. 292-293.

[10] Marcel Gauchet, « *Pleurer les paysans ?* », *Le Débat*, n° 60, mai-août 1990, p. 314-315.

[11] Pierre Alphanéry, Pierre Bitoun et Yves Dupont, *L'équivoque écologique*, La Découverte, Paris, 1991.

s'éteindre l'une des espèces les plus irréductiblement rebelles à l'esprit authentique de la démocratie. [...] Il est une empreinte irréversible de la domination, et c'est elle qui constitue le paysan : voilà la terrible vérité qui a échappé aux célébrants niais de la convivialité villageoise^[12]. »

Résolument convaincu que l'élimination délibérée des paysans par l'intermédiaire des politiques agricoles dès l'après seconde guerre mondiale constituait l'un des principaux moteurs de la catastrophe dans laquelle nous vivons depuis longtemps, je pris rapidement la décision *politique* de me ranger avec détermination aux côtés des célébrants niais de la convivialité villageoise. Et il est vrai à cet égard que plus le temps passa, plus je me sentis chez moi près de tous ceux qui ne voulurent plus « *monter dans le train du progrès* ». Je reprends ici, à dessein, l'une des expressions les plus stupides en même temps que particulièrement révélatrice de ce qu'est l'idéologie du progrès (ou le productivisme). Elle enchantait durant des années les responsables de la Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles (FNSEA), du Centre national des jeunes agriculteurs (CNJA), qui rassemblaient tous ceux qui aspiraient et aspirèrent encore à devenir des « *entrepreneurs ès agricultures* », mais aussi du ministère de l'agriculture. L'Inra, et en particulier ses économistes, ne furent quant à eux pas en reste et accomplirent, durant les années d'insouciance (1970-1980), des efforts démesurés pour donner une apparence de scientificité à ce fameux « *train du progrès* ». On y élaborait sans relâche des typologies destinées à identifier les agriculteurs « *novateurs* », les agriculteurs « *en voie de modernisation* » et les paysans « *traditionnels* ». Et c'est ainsi qu'avec la meilleure conscience du monde, aucun de ces chercheurs « *professionnels* » ne parvint à identifier le groupe pourtant nombreux que nous qualifiâmes de « *paysans intermédiaires* », inventeurs de l'agriculture et de la Confédération paysanne. Étonnants conservateurs cependant qui, totalement délaissés et méprisés par les politiques agricoles que nous avons analysées pendant six ans, parvinrent néanmoins à vivre de leur travail tout en préservant les écosystèmes^[13]. Il s'agit donc de ceux qui firent tout pour essayer d'infléchir la vitesse et plus encore la trajectoire de ce « *train du progrès* ». Ainsi, chacun pourrait le savoir s'il acceptait de le penser, la catastrophe que nous avons enclenchée a déjà produit (et continue de produire) de nombreux effets irréversibles, effets qui nous contraignent et nous obligent aujourd'hui, dans une extrême urgence, à inventer de nouvelles manières d'habiter la terre et la Terre. Et l'ensemble des réflexions et des expérimentations sociales inventives menées en direction d'une décroissance soutenable depuis les travaux d'Ivan Illich^[14] sur l'en-

[12] Marcel Gauchet, « Pleurer les paysans ? », *op. cit.*, p. 314-315. C'est moi qui souligne.

[13] Pierre Alphanodéry, Pierre Bitoun et Yves Dupont, *Les champs du départ. Une France rurale sans paysans*, La Découverte, Paris, 1989.

semble de la planète en témoignent à l'évidence pour tous ceux qui n'ont pas basculé dans le *déni de réalité*. La preuve me semble ainsi déjà administrée depuis plus de vingt ans que nous ne parviendrons pas à trouver d'issues au rétrécissement du monde sans l'existence de paysans nombreux, de nouveaux paysans et non « *d'entrepreneurs ès agricultures* ».

Revenons cependant aux conservateurs au sens vulgaire et aux écologistes, et citons Alain Roger, auteur d'un article lui aussi publié dans un autre numéro de la revue *Le Débat* : « *Mais les pleureuses écologistes ne vous lâchent pas si vite, et vous jettent à la figure « la laideur de nos villes », avec leurs plaies, leur lèpre, leurs pollutions, et ces hideux tentacules « qui défigurent nos campagnes ». [...] Pourquoi cette phobie urbaine ? Je crois qu'elle exprime surtout l'indigence de notre regard et le recours anachronique et, en tout cas, stérile, à des modèles bucoliques, désormais dépassés*^[15]. » Enfin, au cas où l'on n'aurait encore pas compris que la sensibilité écologique serait politiquement nauséabonde et en quelque sorte pour enfoncer le clou, Augustin Berque écrivait à son tour : « *Cependant, les métaphores qui projettent l'ordre social dans la nature [...] relèvent de mécanismes foncièrement analogues et il est bon de les connaître ; ne serait-ce que pour se prémunir contre les régressions du genre Blut und Boden qui, en deçà du paysage, couvent au fond de tout écologisme. Le pétainisme par exemple, Vert avant la lettre, affectionnait la nature*^[16]. »

Luc Ferry s'emploiera, en 1992, dans un ouvrage au titre provocateur, *Le Nouvel Ordre écologique*^[17], à proposer une interprétation philosophique des inconséquences supposées du ruralisme et de l'écologisme, inconséquences dont l'origine résiderait dans l'anti-modernisme, l'anti-humanisme et l'anti-universalisme qui caractériseraient toutes les pensées de l'enracinement grossièrement assimilées à d'inquiétantes résurgences de thèmes dans le meilleur des cas d'inspiration romantique, et dans le pire pétainistes, fascistes et nazis. « *Toute notre culture démocratique, toute notre histoire économique, industrielle, intellectuelle, artistique depuis la Révolution française est marquée, pour des raisons philosophiques de fond, par un éloge du déracinement, ou, ce qui revient au même, de l'innovation – éloge que le romantisme, puis le fascisme et le nazisme n'ont cessé de dénoncer comme fatal aux identités nationales, voire aux coutumes et aux particularités locales. Leur antihumanisme, explicite sur le plan culturel, s'est accompagné d'un souci de l'enracinement, qui fut propice à l'éclosion d'un formidable attrait pour l'écologie. Pour parodier l'heureuse formule de Marcel Gauchet, « l'amour de la nature » dissimulait (mal) « la haine des hommes »*^[18]. » La boucle est ainsi quasiment bou-

[14] Ivan Illich avait en effet écrit en 1973 : « *Par-dessus tout, je veux m'attacher à montrer ceci : les deux tiers de l'humanité peuvent encore éviter de traverser l'âge industriel s'ils choisissent dès à présent un mode de production post-industriel* ». Ivan Illich, *La convivialité*, Le Seuil, Paris, 1973, p. 9.

[15] Alain Roger, « Le paysage occidental. Rétrospective et prospective », *Le Débat*, n° 65, mai-août 1991, p. 25.

[16] Augustin Berque, « Le paysage à réinventer », *Le Débat*, n° 60, mai-août 1990, p. 318.

[17] Luc Ferry, *Le Nouvel Ordre écologique*, Grasset, Paris, 1992. Pour une analyse critique de cet ouvrage, voir « Faut-il avoir peur de Luc Ferry ? », *Écologie Politique*, n° spécial, mars 1993.

clée et les paysans seraient, comme nous allons le voir, *essentiellement* ou anthropologiquement incapables d'assimiler les principes et les valeurs de l'esprit démocratique.

Ce que tous ces auteurs, philosophes sans exception ou se désignant comme tels, ont en commun, tient dans leur affirmation têtue selon laquelle les paysans (on ne saura à cet égard jamais qui sont vraiment les paysans pour ces différents auteurs, tous étant, comme dans le texte de Marx sur le 18 Brumaire de Louis Napoléon Bonaparte mis dans le même sac comme des pommes de terre), les écologistes et tous ceux qui les soutiennent seraient, pour les premiers les représentants obscènes d'un monde révolu et, pour les seconds, d'incorrigibles réactionnaires. On en trouvera une illustration complémentaire dans le numéro 6 de la revue *Philosophie Politique* consacré à la nature et paru en 1995^[19], un an avant la publication de l'ouvrage de Dominique Bourg. Paysans, écologistes, et autres « *nusticophiles* » seraient, nous y révèle-t-on, viscéralement anti-modernes. Ainsi, comme l'indiquait François Guéry dans la présentation du numéro, la relégation moderne de la Nature aurait largement contribué à alimenter une « *formidable nostalgie* » et une « *pulsion néo-romantique* ». « *Le courant écologiste, écrivait-il, insiste sur les prérogatives d'une nature toute puissante qui doit humilier les prétentions de la technologie*^[20]. » En ce sens, il s'inscrirait dans l'héritage de la pensée anti-humaniste de Nietzsche (critique de la « *volonté de puissance* » et du « *surhomme* ») et de Heidegger (critique de « *l'arraisonement* » et de « *l'essence de la technique* »). Toutefois, concédait François Guéry, on assiste aujourd'hui au « *retour de la centralité de la question de la nature*^[21] ». Heureusement, ne pourra-t-on manquer d'ajouter ! Cependant, affirment péremptoirement Jocelyn Benoist, Franck Tinland, Dominique Lecourt et Alain Renaut dans le même numéro, combien d'écologismes aujourd'hui dissimulent des « *intégrismes avoués* », des « *nostalgies proprement réactionnaires (les intégrismes de l'authenticité)*^[22] », des emprunts inconscients et irresponsables à la « *nostalgie de la terre* », au culte « *national-socialiste* » de la nature et de « *l'authenticité* ». Je n'insisterai pas, il le faudrait pourtant, sur l'incroyable sottise des propos d'Haroun Tazieff recueillis par François Guéry lors d'un entretien dont la retranscription ouvrait le numéro de la revue. Tazieff y déclarait en effet qu'il aurait rompu avec les « *écolos* » car il ne défendait pas « *la nature pour elle-même* » et n'était « *ni un néo-païen, ni un néo-eugéniste, ni un néo-nazi*^[23] » ; ou encore : « *Je suis contre l'environnement pris comme un tout, c'est pour cela que je suis anti-écolo*^[24]. » Ces propos sont certes consternants, mais encore faut-il, pour en apprécier la véritable portée ou la gravité politique, montrer qu'une analyse his-

[18] Luc Ferry, *op. cit.*, p. 28-29. C'est moi qui souligne.

[19] « La nature », *Philosophie Politique*, n° 6, 1995.

[20] *Ibid.*, p. 6-7.

[21] *Ibid.*, p. 8.

[22] *Ibid.*, p. 8-10.

[23] *Ibid.*, p. 21.

[24] *Ibid.*, p. 31.

torique plus conséquente aurait dû logiquement conduire leurs auteurs à davantage de circonspection.

Du déracinement et de l'intégration démocratique à la désolation en Amérique et sur la planète

La politique du déracinement a constitué et constitue encore, sur l'ensemble de la planète et ce depuis des siècles, le fondement et le moteur du processus potentiellement infini de modernisation et de dénaturation dont les sauvages et les paysans ont constitué le carburant en temps de paix, et la chair à canon en temps de guerre^[25]. La philosophe Simone Weil a ainsi montré comment « *les Espagnols et les Anglais qui, à partir du 16^e siècle, ont massacré ou asservi des populations de couleur étaient des aventuriers presque sans contact avec la vie profonde de leur pays* ». Parcourant l'histoire de l'Empire français jusqu'à l'avènement du national-socialisme en Allemagne, elle soulignait que les individus dont Hitler était parvenu à s'emparer « *étaient vraiment, comme il le répétait sans cesse, une nation de prolétaires, c'est-à-dire de déracinés* ». Et elle ajoutait : « *Qui est déraciné déracine. Qui est enraciné ne déracine pas*^[26]. » S'attachant également à l'analyse des revendications des ouvriers, elle les interprétait comme « *le signe de leurs souffrances* », souffrances liées à la fatigue « *d'être admis sur le lieu du travail comme des immigrés qu'on laisse entrer par grâce* » et à la « *peur du déracinement total*^[27] » que constitue l'expérience du chômage. Le déracinement physique et psychique des paysans, l'expérience structurelle et quotidienne de « l'intranquillité », de l'impuissance, de l'humiliation et de la privation de liberté, sont par conséquent les produits *politiques*, comme l'ont également montré Pierre Bourdieu et Abdelmalek Sayad, des dispositifs par lesquels l'aventure coloniale a entrepris de *façonner des hommes nouveaux* en détruisant systématiquement les cadres socio-symboliques élaborés par les autochtones au fil de leur histoire et dans l'enchaînement des générations^[28]. Le capitaine Charles Richard, dont Bourdieu et Sayad citent les propos, écrivait de manière on ne peut plus limpide : « *L'essentiel est, en effet, de grouper ce peuple qui est partout et qui n'est nulle part, l'essentiel est de nous le rendre saisissable. Quand nous le tiendrons, nous pourrons alors faire bien des choses qui nous sont impossibles aujourd'hui et qui nous permettront peut-être de nous emparer de son esprit après nous être emparés de son corps*^[29]. »

[25] Comme l'a montré Henri Mendras, c'est le processus colonial qui, par la domination de sociétés jouissant auparavant d'une entière liberté, a transformé les sauvages en paysans sur l'ensemble de la planète. Henri Mendras, *Sociétés paysannes*, Armand Colin, Paris, 1976.

[26] Simone Weil, *L'enracinement*, Gallimard, coll. « Folio essais », Paris, 1990 (1^{ère} édition en 1949), p. 66-67.

[27] *Ibid.*, p. 67.

[28] Voir Pierre Bitoun, *Campagnes d'enfance. Une anthologie littéraire*, Cénomane, Le Mans, 2005.

Cette conception du monde, ou plus précisément l'utopie *égalitaire* sur laquelle elle reposait, chemina d'abord au cœur de l'imaginaire social historique qui nourrit l'esprit de la Révolution française. Cette révolution, comme l'a montré Pierre Birnbaum, entendait se fonder sur les principes de l'universalisme et de l'*égalité des citoyens* dont la réalisation impliquait la destruction des terroirs et des particularismes des provinces (les *us*, les coutumes, les dialectes, mais aussi les échanges non monétaires et toutes les formes de coopération directe) au nom de la Raison et de l'édification de la nation. Nation qui apparaît aujourd'hui à son tour, à l'heure de la mondialisation capitaliste, comme un cadre étriqué, archaïque, qui ne recueillerait plus que les faveurs des « souverainistes » et autres nostalgiques de temps définitivement révolus. Quoi qu'il en soit, la reconnaissance du citoyen impliquait pour les révolutionnaires la réduction des traditions locales et, surtout, de tout ce qui était (et est encore aujourd'hui) *lié à un sol* afin de « libérer » l'humanité entière du joug de la communauté: « *C'est dire qu'au nom des Lumières, elle [la Révolution] tourne le dos aux perspectives organicistes : avide d'un universalisme qui fonde sa nouvelle légitimité, la révolution apparaît comme porteuse d'une idée de libération concernant l'humanité entière. Elle ne peut donc que rejeter les idéologies organicistes liées à la terre comme fondement d'un tout communautaire spécifique [...]. La Révolution française n'accorde aucune valeur au monde terrien et lui préfère le règne des idées.* » Pour elle, « *la Constitution des citoyens français ne devait plus dépendre de la solidité de leurs racines terriennes^[30]* ». Nous sommes là au cœur du problème posé par la définition *moderne* de la citoyenneté et par l'idée selon laquelle la dynamique démocratique s'apparenterait à un processus dont l'extension serait potentiellement, voire naturellement illimitée. Il me faut, sur cette question, citer assez longuement Hannah Arendt: « *Les concepts politiques sont fondés sur la pluralité, la diversité et les limitations réciproques. Un citoyen est par définition un citoyen parmi des citoyens d'un pays parmi des pays. Ses droits et ses devoirs doivent être définis et limités, non seulement par ceux de ses concitoyens mais aussi par les frontières d'un territoire. La philosophie peut se représenter la terre comme la patrie de l'humanité et d'une seule loi non écrite et valable pour tous.* La politique a affaire aux hommes, ressortissants de nombreux pays et héritiers de nombreux passés; *ses lois sont les clôtures positivement établies qui enferment, protègent et limitent l'espace dans lequel la liberté n'est pas un concept mais une réalité politique vivante. L'établissement d'un ordre mondial souverain, loin d'être la condition préalable d'une citoyenneté mondiale, serait la fin de toute citoyenneté. Ce ne serait*

[29] Capitaine Charles Richard, *Étude sur l'insurrection du Dahra (1845-1846)*, cité par Pierre Bourdieu et Abdelmalek Sayad, *Le déracinement. La crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie*, Minuit, Paris, 1964, p. 27.

[30] Pierre Birnbaum, « Juifs sans terre », in *L'homme et la Terre*, Éditions Point hors ligne, Paris, 1991, p. 198.

pas l'apogée de la politique mondiale mais très exactement sa fin^[31]. » Ainsi, comme l'a montré l'historien Eugen Weber dans *La fin des terroirs*, l'invention de l'État, de la démocratie et du marché modernes ne résultèrent pas de l'effondrement des communautés paysannes, ce fut au contraire leur invention qui impliqua le démantèlement des communautés et la réduction de tous les particularismes^[32]. L'historien Barrington Moore formula quant à lui une proposition comparable, mais dans un langage beaucoup plus déterminé : « *On serait presque tenté de dire que l'étouffement de l'activité agricole est une condition préalable du succès de la démocratie [...] Il fallait transformer le paysan qui cultive pour se nourrir et nourrir son seigneur en un producteur qui écoule ses denrées sur le marché.* » Et il était inconcevable, poursuivait-il, de moderniser le pays sans en changer les structures sociales, « sans exercer de répression sur ceux qui travaillaient le sol^[33] ».

Une très abondante littérature anthropologique, ethnologique, historique et sociologique, s'est attachée à l'analyse des résistances aussi déterminées que désespérées que sauvages et paysans tentèrent d'opposer aux quatre coins du monde et tout au long de leur histoire à leur asservissement, à leur déracinement et à leur modernisation forcée, voire à leur extermination systématique. Ainsi, de Bartolomé de Las Casas à José Bové et François Dufour, en passant par Étienne de La Boétie, Nestor Makhno, Voline, Simone Weil, Jean Giono, Claude Lévi-Strauss, Jean Malaurie, Aaron J. Gourevitch, Maurice Godelier, Yves-Marie Bercé, Éric Wolf, Pierre Clastres, Georges Balandier, Jean Chesneaux, François Pernet, Michael Löwy et bien d'autres encore, de multiples témoignages sont à notre disposition nous permettant, si nous le voulons vraiment, de prendre la mesure de l'incroyable légèreté, pour ne pas dire plus, des propos méprisants tenus à l'encontre des sociétés sauvages et paysannes par tous les apologues d'une modernisation violente et potentiellement infinie. Car ce qui est jeu, selon moi, c'est qu'à lire les travaux de tous ces auteurs, on peut aisément comprendre comment et pour quelles raisons *l'égalisation des conditions* dont Tocqueville a saisi l'émergence et l'importance en Amérique a eu pour contrepartie la réduction de la liberté pour beaucoup, jusqu'à faire le lit des totalitarismes en Europe, en Union soviétique, en Chine et dans bien d'autres pays.

Il revient au philosophe Alain Brossat d'avoir mis en évidence les raisons politiques ou anthropologiques essentielles pour lesquelles l'institution démocratique *moderne*, fondée sur *la passion de l'égalité*, ne pouvait s'accommoder du maintien en son sein d'une *hétérogénéité* incompatible avec sa dynamique d'intégration, car cette hétérogénéité

[31] Hannah Arendt, « Karl Jaspers, Citoyen du monde ? », in *Vies politiques*, Gallimard, coll. « Tel », Paris, 1974, p. 94-95. C'est moi qui souligne.

[32] Eugen Weber, *La fin des terroirs. La modernisation de la France rurale 1870-1914*, Fayard — Éditions Recherches, Paris, 1983.

[33] Barrington Moore, *Les origines sociales de la dictature et de la démocratie*, Maspero — La Découverte, Paris, 1983.

était liée à la défense de particularismes ou de singularités essentielles^[34]. Dans un prologue intitulé « De la désolation en Amérique », l'auteur s'est livré à une analyse extrêmement rigoureuse et lumineuse d'un chapitre de *De la démocratie en Amérique* d'Alexis de Tocqueville, chapitre intitulé « Quelques considérations sur l'état actuel et l'avenir possible des trois races qui habitent le territoire des États-Unis ». Dans ce chapitre, Tocqueville, comme le souligne Alain Brossat, a procédé à un renversement de perspective consistant à appréhender l'émergence de la démocratie en Amérique « *non plus du point de vue de ceux qu'elle inclut, mais de ceux qu'elle bannit et stigmatise* » confrontant alors ses lecteurs à un « *récit de la désolation* », désolation résultant du « *différend* » inscrit aux origines de l'institution démocratique. La même histoire, ainsi, peut prendre la forme de l'annonce d'une « *bonne nouvelle* » (la naissance de la démocratie) ou d'un « *récit d'épouvante*^[35] » (le génocide des Indiens et l'exploitation des Noirs). Car, écrit Brossat, « *la démocratie n'est pas tant une forme de gouvernement que la mise en œuvre dans toutes les sphères de l'existence du principe d'égalité* ». Elle peut par conséquent être davantage définie comme un système de mœurs, une sensibilité commune, que comme un simple édifice institutionnel. Parce qu'elle entend promouvoir une « *condition égalitaire* », elle s'oppose davantage au maintien politique ou anthropologique des anciennes hiérarchies et aux autres manières de vivre qu'aux différences de richesses et aux inégalités réelles qu'elles engendrent. En ce sens, elle veut faire de l'égalité un « *principe de vie partagé* », alimenté par une « *dynamique d'inclusion* », « *d'homogénéisation d'hétérogénéités multiples* » ; elle devra dorénavant incarner pour tous les modernes « *l'émergence de « l'ère de la démocratie » », de la « civilisation démocratique*^[36] ».

Cette dynamique va pourtant se heurter à un obstacle de taille symbolisé par la résistance que vont lui opposer les deux « *corps étrangers* » constitués par les Indiens et les Noirs, et qui vont être appréhendés selon Brossat comme figures d'une « *extériorité radicale*^[37] » par rapport à la dynamique démocratique car, et Tocqueville mobilise là des arguments plus politiques qu'ethniques ou raciaux, il perçoit moins les Indiens et les Noirs comme « *des races distinctes que des groupes sociaux organisés selon les principes incompatibles avec la démocratie qui règne dans l'Union*^[38] ». C'est ainsi en termes politiques que Tocqueville s'interroge sur la possibilité ou non de coexistence de ces groupes aux « *principes* » hétérogènes ; et c'est donc bien la question de l'*altérité radicale* liée à l'irrévocable présence de ces groupes sur le « *territoire*^[39] » même où s'origine et se déploie la démocratie américaine qu'il doit affronter. Ainsi Tocqueville pense que rien de ce qui

[34] Je renvoie ici au remarquable ouvrage d'Alain Brossat : *L'épreuve du désastre*, Albin Michel, Paris, 1996.

[35] *Ibid.*, p. 25.

[36] *Ibid.*, p. 26.

[37] *Ibid.*, p. 27.

[38] François Furet, préface à Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, Garnier Flammarion, Paris, 1981 (1^{ère} édition en 1835 pour le premier volume et en 1840 pour le second), p. 27.

est au fondement de la démocratie ne concerne les Noirs et les Indiens qui sont considérés de ce point de vue comme radicalement « *hors champ* ». « Ces « *racés* » sont bien là, « *au milieu* » des Européens transplantés en Amérique, « *au milieu* » de la démocratie américaine, mais politiquement, culturellement, elles sont invisibles, absentes à ce qui s'élabore dans ce laboratoire^[40]. »

Comme le montre Alain Brossat, Tocqueville se trouve en présence du sujet démocratique émergent d'un côté et, de l'autre, de ces objets « *hors champ* » qu'incarnent les Noirs et les Indiens. Le problème est donc le suivant. Comment « *l'irrésistible déploiement du mouvement d'inclusion des hétérogénéités américaines nommé extension du principe démocratique* » va-t-il se réaliser ? Pour ne pas risquer de simplifier abusivement l'analyse des éléments constitutifs de cette tragique histoire, citons encore une fois Alain Brossat : « *Tout semble en effet se passer comme si le mouvement inclusif dans lequel se constitue la civilisation démocratique dessinait simultanément une limite, une frontière, un bord à partir desquels l'énergétique inclusive s'inversait rigoureusement*^[41]. » Au-delà de cette limite, on n'inclut donc pas, on exclut, voire on élimine. C'est donc au nom du principe de l'inclusion universalisante que l'on ne reconnaît pas l'altérité, et que le paradigme démocratique produit une « *extériorité définie comme pure adversité*^[42] », repoussant ainsi hors de ses frontières ces « *objets* » qui ne peuvent être intégrés. Plus le processus d'intégration et d'homogénéisation se développe plus croît également, de manière irrévocable et irréversible, le processus de séparation, d'ensauvagement des Indiens et d'humiliation des Noirs. Et si l'ennemi (l'Anglais), peut être combattu par la guerre et la négociation, le sauvage (l'Indien) se combat par l'anéantissement : « *L'extermination (de ce qui tombe sur le bord extérieur de la nouvelle frontière de la civilisation) y est non moins promise que la formation d'un corps politique fondé sur l'égalité*^[43]. » Ainsi, en suivant pas à pas le texte de Tocqueville, Brossat s'attache méthodiquement à mettre en évidence la domination radicale qu'instaure progressivement l'homme blanc sur ceux qui lui semblent incapables de se couler dans le moule de la civilisation démocratique : « *Ce que Tocqueville met ici en lumière n'est rien de moins que la coextensivité de la démocratisation du monde et des premiers génocides et ethnocides de la modernité*^[44]. »

En France, le travail politique d'ensauvagement ou d'indianisation des paysans, de dévalorisation, de condamnation et de pénalisation de la plupart de leurs pratiques économiques, sociales et culturelles, se réalisa de manière moins brutale et plus inconsciente ou, plus exactement, plus discrète et plus institutionnelle que militaire, à partir de la

[39] Alain Brossat, *op. cit.*, p. 27.

[40] *Ibid.*, p. 27-28.

[41] *Ibid.*, p. 28.

[42] *Ibid.*, p. 29.

[43] *Ibid.*, p. 30.

[44] *Ibid.*, p. 33.

fin de la seconde guerre mondiale. On appela *modernisation de l'agriculture et montée dans le train du progrès* ce très profond réaménagement des territoires ruraux français, au point que l'un des principaux acteurs de cette histoire, Michel Debatisse, jeune paysan chrétien et autodidacte, put qualifier cette « *grande transformation*^[45] » de « *révolution silencieuse*^[46] ». Les spécialistes du folklore, pétris de bonté mais aussi imperméables à l'anthropologie politique que les psychiatres positivistes qui sévissaient alors^[47], s'en donnèrent alors à cœur joie, qui pour recueillir dans leurs écomusées et autres veillées du terroir les traces d'un passé définitivement révolu, qui pour offrir un « asile » aux paysans ensorcelés dont la signification des symptômes et le contenu des discours leur étaient structurellement inaccessibles. À l'instar de ce qui s'intensifie à l'échelle de la planète, beaucoup parmi ces paysans mis « *hors champ* » s'effacèrent discrètement dans leurs hameaux désertés, d'autres se suicidèrent ou firent des carrières de « chroniques » dans des hôpitaux psychiatriques qui employèrent leurs enfants, d'autres encore devinrent ouvriers spécialisés dans les industries agroalimentaires, la grande distribution d'aliments standardisés, les usines de production d'amiante, les centrales nucléaires ou les Compagnies républicaines de sécurité. Seule une minorité d'agriculteurs modernistes, délestée celle-là du lourd poids du passé, fut soutenue sans discernement par les pouvoirs publics. Bénéficiant de subventions considérables dissimulant aux seuls ignorants la non rentabilité finale de leurs « entreprises », ces novateurs s'essayèrent à devenir des « *entrepreneurs ès agricultures* » en produisant les dégâts écologiques que l'on connaît parfaitement aujourd'hui. D'autres enfin, persistant à se qualifier de paysans contre vents et marées, longtemps ignorés tant par les pouvoirs publics que par les urbains consuméristes et pressés, inventèrent pas à pas l'agriculture paysanne dans les coulisses de l'histoire du productivisme.

[45] Je reprends ici le titre de l'important ouvrage de Karl Polanyi, *La grande transformation*, Gallimard, Paris, 1983 (édition originale en 1944).

[46] Michel Debatisse, *La révolution silencieuse*, Calmann-Lévy, Paris, 1963.

[47] Sur cette question et en particulier sur les crises de sorcellerie, voir Jeanne Favret-Saada, *Les mots, la mort, les sorts, la sorcellerie dans le bocage*, Gallimard, Paris, 1977.

[48] Alain Finkielkraut, « Le goût perdu de la liberté », *Le Messager Européen*, n° 8, 1994, p. 8.

Pourquoi faut-il pleurer les paysans ?

S'il m'a semblé indispensable, pour affronter la difficile question des paysans et de leur disparition politiquement programmée, d'effectuer ce détour par la naissance de la démocratie en Amérique et par l'analyse éclairante qu'en a proposé Alain Brossat, c'est que, comme l'a écrit Alain Finkielkraut, il faut impérativement se garder de « *prendre les vessies des droits de l'homme pour les lanternes de la liberté*^[48] ». Finkielkraut s'est en effet, lui aussi, attaché à mettre en évidence le « *coup de force* » opéré par les toquevilliens, et par Marcel

Gauchet en particulier, transfigurant la « révolution égalitaire » identifiée par Tocqueville en « révolution individualiste ». Ce n'est donc pas la question de l'égalité des conditions qui intéresse Gauchet, c'est l'avènement de « l'individualisme démocratique ». Cela change tout car Tocqueville, à la différence de Gauchet considérait l'individualisme comme « la pente la plus dangereuse et la plus redoutable du procès d'égalisation des conditions ». Producteur de repli sur l'espace privé et d'indifférence à autrui, l'individualisme porte ceux qui l'affectionnent à l'oubli de la grande société. Cependant, écrit Finkielkraut, si l'individu croit s'extraire de la société et gagner ainsi des parts de liberté, cette dernière ne le lâche pas pour autant ; car « plus la vie se privatise, plus elle se socialise^[49] ». L'individu égoïste devient « suiviste », « ce solitaire devient grégaire^[50] ». « Lorsqu'il vient à envisager l'ensemble de ses semblables et à se placer lui-même à côté de ce grand corps », cet individu « est aussitôt accablé de sa propre insignifiance et de sa faiblesse. [...] Cette même égalité qui le rend indépendant de chacun de ses concitoyens en particulier, le livre isolé et sans défense à l'action du plus grand nombre^[51]. » C'est donc d'une société de masse, composée d'individus de plus en plus exténués par la nécessité et la fatigue d'être soi, mais aussi d'espaces uniformisés et chaotiques, de « non lieux » selon l'expression de Marc Augé, qu'a aussi et peut-être pour l'essentiel accouché cet énorme chambardement.

Comme je pense être parvenu à le montrer, cette dynamique d'égalisation formelle des conditions a eu pour origine et pour condition l'élimination de toutes les « hétérogénéités » par le déracinement, l'humiliation, voire l'extermination de tout ce et de tous ceux qui résistèrent à leur intégration dans l'univers ou la société « démocratiques » : primo occupants des territoires déracinés, « ensauvagés », puis transformés en paysans, puis en agriculteurs^[52], en prolétaires et en employés, et enfin en chômeurs. Mais la révolution démocratique eut aussi pour conséquence de balayer tous les corps intermédiaires et de détruire en Europe la vieille assise rurale des sociétés en même temps que s'y épanouissaient l'État, le marché et l'industrie modernes^[53]. « Depuis plus d'un siècle maintenant, au nom de l'efficacité, de la rationalité de l'économie ou du nécessaire développement des forces productives, bref au nom du progrès, les idéologues de la bourgeoisie mais aussi la plupart des marxistes, prédisent un monde sans paysans. Un même point de vue guide ces discours : celui de l'accumulation du capital. Une même limite les borne : celle de la grande industrie. L'on doit alors se poser une question : ne s'agit-il pas d'une même conception théorique du travailleur ? N'est-ce pas cela que cache le refus du paysan ? L'homme déqualifié, déstructuré, normalisé, l'homme taylorien

[49] *Ibid.*, p. 13.

[50] *Ibid.*, p. 14.

[51] Alexis de Tocqueville, *op. cit.*, p. 434.

[52] « L'agriculture contemporaine est une hémorragie. Là-bas des paysans sans terre, ici des terres sans paysans. Où qu'il naisse, l'homme de terre semble promis à un exode universel. [...] Arcbouté à la tradition, le paysan a disparu. Engagé dans la modernité, à force redoublée de mécanique et de chimie, il a disparu de plus belle, gagner en puissance devenant le meilleur moyen de manger son voisin », avant devrait-on ajouter, d'être mangé à son tour. Éric Fottorino, *L'homme de terre*, Fayard, Paris, 1993, p. 8 et p. 12.

[53] Tocqueville a très précisément décrit ce processus dans *L'Ancien Régime et la Révolution*, Gallimard, coll. « Folio histoire », Paris, 1967 (1^{ère} édition en 1856).

risé, l'homme au travail brisé en de multiples gestes identiques [...] Le paysan est bien à l'opposé de ce rêve. Il représente le désordre car il se situe en dehors des normes du monde capitaliste et il en est au fond le perturbateur^[54]. » Comme l'indique on ne peut plus clairement cette citation de Chantal de Crisenoy, le paysan constituait l'obstacle essentiel à la mondialisation économique et technoscientifique et à la production du *travailleur* dont Günther Anders, Hannah Arendt, Herbert Marcuse, Max Horkheimer et bien d'autres ont montré la réduction à l'impuissance, à la docilité et la contribution essentielle au fonctionnement de toutes les machineries totalitaires : « *Plus le savoir technique se développe et plus, semble-t-il, l'homme voit se réduire l'horizon de sa pensée et de son activité, son autonomie en tant qu'individu, sa capacité à résister aux techniques envahissantes de la manipulation de masse, sa faculté d'imagination et de jugement indépendant*^[55]. »

Les États-Unis d'Amérique sont, chacun le sait, le pays où la transformation des paysans (mais y en eût-il jamais là-bas, tel est bien le problème ?) en simulacres d'« *entrepreneurs ès agricultures* » ou d'« *agri-managers* » a été la plus poussée. C'est dans ce pays que la démocratie, « *nouveau principe civilisateur* », inventa un « *territoire homogénéisé en forme de tabula rasa* » : « *pour que l'Annonciation démocratique et sa stupéfiante nouveauté puissent être proclamées, il faut que le sol de l'ancien ait été sarclé jusqu'à la roche* » a écrit Alain Brossat^[56]. En Union soviétique, la violence qui accompagna l'élimination des paysans et l'organisation collectiviste de l'agriculture industrielle fut alimentée par le même emportement, la même fascination pour la production d'un homme nouveau et la mobilisation infinie de toutes les énergies : « *De nombreux intellectuels russes on été fascinés par cette tabula rasa de la révolution, par ce bain de jouvence que représentait la destruction de tout le passé. [...] Chez Platonov, tout devient hyperréel, c'est-à-dire onirique. Dans la bourgade devenue capitale du communisme, on déplace sans cesse les maisons, on arrache sans cesse les jardins, et on s'étonne naïvement que ces derniers s'étiolent, que celles-ci tombent en ruine. C'est un vrai labyrinthe ambulante. [...] Rien ne doit s'ancrer, se fixer*^[57]. » Cet arrachement à la terre, cette condamnation à l'*exode* dans des conditions inhumaines et consubstantiellement liées au développement conjoint des États, du marché, de l'industrie, de la technoscience et des experts, du capitalisme par conséquent, se sont considérablement accélérés à la fin du 20^e siècle et en ce début de 21^e siècle. C'est, comme on le sait, en Afrique, en Chine, en Inde, au Brésil, qu'ils s'accomplissent massivement aujourd'hui, en même temps qu'y progressent la déforestation,

[54] Chantal de Crisenoy, *Lénine face aux moujiks*, Le Seuil, Paris, 1974, p. 13. C'est moi qui souligne.

[55] Max Horkheimer, préface à *Éclipse de la Raison*, Payot, Paris, 1974, p. 10.

[56] Alain Brossat, *op. cit.*, p. 33.

[57] Georges Nivat, Préface à l'ouvrage d'Andreï Platonov, *Tchevengour*, Robert Laffont, Paris, 1996, p. 14. Platonov fait partie de ceux qui ont le mieux saisi l'essence et le caractère catastrophique de la révolution soviétique. Dans un autre de ses ouvrages, *Le chantier et roman technique*, il dissèque avec une grande profondeur les méandres par lesquels les sujets de l'histoire vont être progressivement transformés en objets, la violence de la répression qui accompagne cette « *mutation prométhéenne* », la misère, la faim et la résistance des paysans, l'errance de « *l'homme orphelin* », déraciné et ballotté par les événements.

l'érosion des sols et de la biodiversité, l'urbanisation incontrôlée et la crise de la plupart des institutions censées orienter et contrôler le « développement ». Comme l'a écrit Ivan Illich : « *Au stade avancé de la production de masse, une société produit sa propre destruction. La nature est dénaturée. L'homme déraciné, castré dans sa créativité, est verrouillé dans sa capsule individuelle. [...] Le souci de toujours renouveler modèles et marchandises – usure rongeuse du tissu social – produit une accélération du changement qui ruine le recours au précédent comme guide de l'action. Le monopole du mode industriel de production fait des hommes la matière première que travaille l'outil. Et cela n'est plus supportable. Peu importe qu'il s'agisse d'un monopole privé ou public : la dégradation de la nature, la destruction des liens sociaux, la désintégration de l'homme ne pourront jamais servir le peuple*^[58]. »

Il me faut maintenant, pour essayer de conclure cet article, insister sur un point essentiel. Ma critique socio-anthropologique du déracinement, de l'exode forcé, de la violence exercée sur des centaines de millions d'hommes à l'échelle de la planète et de la réduction de l'éventail des possibilités d'existence humaine n'a jamais eu pour fondement, pour arrière-plan ou pour contrepartie, un éloge de l'enracinement, de la sédentarité et de l'entre soi. J'ai simplement essayé de montrer que la tyrannie exercée par la passion de l'égalité s'est pour l'essentiel accompagnée, et ce phénomène ne cesse de s'aggraver, d'une déshumanisation, d'une perte de liberté et de sécurité pour le plus grand nombre et dont les paysans ont constitué l'archétype : « *On pourrait dire que l'humanité d'un homme décline dans la mesure où il renonce à la pensée et se fie aux résultats, aux vérités reconnues ou même méconnues, les utilisant comme une monnaie pour s'acquitter de toutes les expériences. Mais c'est l'inverse qui est vrai du monde. Le monde devient inhumain, impropre aux besoins humains – qui sont besoins de mortels – lorsqu'il est emporté dans un mouvement où ne subsiste aucune permanence*^[59]. » Beaucoup de ces paysans ont toutefois réussi à s'adapter en inventant des manières de cultiver la terre, d'élever des animaux et, ce point est essentiel, de nouer des relations avec autrui leur permettant non seulement d'échapper à leur élimination, mais plus encore de dessiner et de mettre en forme des issues raisonnables à la catastrophe écologique majeure, mais aussi économique, sociale et psychique maintenant devenue inéluctable : « *La question écologique implique, de toute évidence, la totalité de la vie sociale. Dire qu'il faut sauver l'environnement, c'est dire qu'il faut changer radicalement le mode de vie de la société, qu'on accepte de renoncer à la course effrénée à la consommation. Ce n'est rien moins QUE la*

[58] Ivan Illich, *op. cit.*, p. 11.

[59] Hannah Arendt, *op. cit.*, p. 19.

question politique, psychique, anthropologique, philosophique posée, dans toute sa profondeur, à l'humanité contemporaine^[60]. » À la Confédération paysanne, au sein du Réseau agriculture durable (Rad)^[61], à Via Campesina, tissant des liens *politiques* avec de multiples syndicats et associations, avec les consommateurs, des intellectuels et des hommes politiques, des salariés et des chômeurs, des millions de paysans s'attachent aujourd'hui, comme si Günther Anders les y avait invités, à *préserver le monde*. N'ayant pas rompu le *fil de la tradition* tout en n'en demeurant pas prisonniers, ces hommes sont *d'étonnants voyageurs*, grands comparatistes avides de dépaysement et de pluralité qui, de retour dans leurs fermes afin de ne pas rester trop longtemps « *hors champ* », parviennent encore à faire l'expérience de la *permanence*, condition essentielle, comme l'a rappelé Hannah Arendt, à la satisfaction des besoins humains et à la jouissance de la liberté^[62]. Voilà donc, me semble-t-il, les multiples raisons pour lesquelles il faut pleurer la disparition des paysans, observateurs attentifs et déterminés de notre sombre époque.

[60] Cornélius Castoriadis, *La montée de l'insignifiance (Les carrefours du labyrinthe 4)*, Le Seuil, Paris, 1996, p. 70. C'est Castoriadis qui souligne.

[61] Je renvoie ici à l'excellent ouvrage d'Estelle Deléage, *Paysans, de la parcelle à la planète, Socio-anthropologie du Réseau agriculture durable*, Syllepse, Paris, 2004.

[62] En écrivant ces lignes, j'ai présent à l'esprit le beau livre de Nicole Lapierre : « *Mais la prise de distance et la dissidence par rapport à un monde social, ses normes, ses centres de pouvoir et ses institutions, sont, en revanche, des conditions nécessaires pour le comprendre, l'analyser, en saisir les tensions et les mutations. En somme l'intellectuel critique est une personne déplacée, parfois au sens propre, en raison de son histoire ou de contingences historiques plus ou moins douloureuses, voire dramatiques, mais toujours au sens figuré par nécessité épistémologique.* » Nicole Lapierre, *Pensons ailleurs*, Stock, Paris, 2004, p. 26.